Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir

Numéro 120

soirmagazine@yahoo.fr

L'ENTRETIEN DE LA SEMAINE

«La hogra renvoie à une perte des valeurs»

Dans cet entretien, Dr Larbi Mehdi, maître de conférences à l'université d'Oran, revient sur le parcours sémiologique du terme hogra et de sa valeur dans la société algérienne.

Lire en page 12

C'EST MA VIE

L'argent sale

Voilà une question qui me taraude l'esprit depuis des années : pourquoi donc nos billets de banque sont-ils dans cet état épouvantable, déchirés, déchiquetés, recollés des dizaines de fois, sales, puants, pleins de germes et de bactéries, vecteurs de toutes sortes de maladies et j'en passe ?

VOYAGE CULINAIRE

Tadjine bounarine ou le plat qui cuit sur deux feux

Cette semaine nous irons dans la ville de Annaba, pour y découvrir un plat traditionnel, tadjine bounarine, *que les Bônois consomment pendant la saison estivale.*

Lire en page 13

Les Algériens et la hogra : tous haggarine et mahgourine

Photos : DR

Les Algériens se sentent-ils haggarine ? C'est à cette question que nos interlocuteurs ont eu à répondre. Cadre supérieur, retraité, femme au foyer, étudiant... Ils ont abordé ce sujet sans mâcher leurs mots. Ils en avaient gros sur le cœur.

Par Sarah Raymouche

Nassima O., 35 ans, maman de trois enfants, femme au foyer : «Complexe d'infériorité»

A l'énoncé de ce sujet, Nassima a répondu sans hésitation : «Les Algériens sont haggarine parce qu'ils souffrent d'un complexe d'infériorité. Ils se défoulent ou bien mettent des barrières afin de se protéger et pour cela ils utilisent la manière forte.» Et d'ajouter : «Je me dis que dans leur vécu, eux aussi, ils ont été mahgourine. Donc, ils reproduisent ce qu'ils ont vécu. Ils aiment aussi le pouvoir aussi minime qu'il soit. Et ils jouissent à l'exercer de façon abusive, avec excès de zèle.»

Meriem, la trentaine, cadre supérieur : «C'est un cercle vicieux»

«Pour moi, les Algériens sont haggarine et mahgourine. Cela dépend toujours dans quel sens nous allons. C'est un peuple qui n'a plus de savoir-vivre et qu'il faut rééduquer. Je vous raconte une anecdote. Une fois, ma fille était malade et son pédiatre n'a pas travaillé. On me conseille de me rendre dans une polyclinique, ce que je fis et j'ai été agréablement surprise. Les assistantes portaient des blouses vertes et les médecins des blouses blanches. Chacun des patients avait un ticket numéroté et attendait son tour. A un moment donné, deux délégués médicaux débarquèrent dans la salle d'attente. Ils entrèrent dans le bureau du médecin et prirent tout leur temps alors que les patients attendaient. Ils ressortirent et projetèrent de faire la même chose avec un autre médecin. Une maman, excédée, qui tenait son enfant fiévreux dans les bras, interpella les délégués et l'assistante : «Depuis quand on fait passer les délégués avant les patients ?» Ils firent semblant de ne pas l'entendre et continuèrent leur chemin. Ne baissant pas les bras, elle se leva et se dirigea vers le bureau du médecin et reprit la même phrase. La toisant du regard, la déléguée médicale qui était accoudée à la porte lui répondit avec dédain : «Vous vous adressez à moi ?» Blessée dans son amour-propre, humiliée, elle perd ses mots, la maman fatiguée devint pâle, donnant l'impression de perdre pied. Alors, un père de famille se lèva et cria : «Moi, je m'adresse à vous. Elle réclame son droit et vous la dénigrez de cette façon !» S'ensuivit une querelle et l'homme, rouge de colère, proféra des termes peu élogieux : «Chienne, pourquoi vous parlez aux citoyens ainsi ?» En quelques minutes, les délégués se sont enfuis. En résumé, les délégués qui étaient haggarine se sont retrouvés mahgourine. Voilà, c'est un exemple typique de ce qui se passe en Algérie. On est tous haggarine et mahgourine. Chacun, à sa façon, essaye d'écraser l'autre sans se rendre compte que la roue va tourner et sera à son tour écrasé.

Ghania, retraitée, grand-mère : «Tous complices »

«La hogra est partout ! Dans la famille, au travail, à l'école, au marché. C'est faux de penser que cela vient d'en haut, que ce ne sont que les hauts responsables qui méprisent le petit peuple. Regardez, par exemple, dans une école, une enseignante qui privilégie tel enfant par rapport à un autre parce que ses parents sont riches ou bien ont des postes de responsabilités. Un autre exemple, au marché, si vous êtes un habitué, vous serez bien servi, vous choisissez ce qu'il y a de meilleur. Et gare à l'illustre inconnu qui osera scruter vos produits ! Pour les Algériens, seules les apparences sont importantes. Et ils deviennent un facteur de hogra. Pour moi, toutes les composantes de la société algérienne sont complices de cette situation. Il faut réapprendre aux gens à vivre en harmonie, sans être tout le temps sur la défensive !»

Nouvellement recruté, j'ai été affecté à réaliser une tâche qui me demandait une à deux heures de travail par jour. Quelques mois plus tard, une nouvelle recrue est arrivée, et ma tâche lui était confiée. Je me suis retrouvé dans un bureau, sans ordinateur, à ne rien faire. Mon responsable ne me regardait même plus. Mon salaire n'a pas bougé et cela ne gênait personne que je passe ma journée à me rouler les pouces.

Salim, étudiant : «Les Algériens sont haggarine et c'est devenu normal»

«Les Algériens sont-ils haggarine ? Oui, cela fait partie de leur personnalité. C'est vraiment rare de nos jours de rencontrer des gens respectueux qui prennent le temps d'écouter, de ne pas dire n'importe quoi. Cela vient de l'éducation. Au sein de l'université, vous trouvez de tout. Que ce soit dans l'administration ou chez les universitaires, nous adoptons tous le même comportement. Les enseignants essayent d'opprimer les universitaires.

Et si l'étudiant a un quelconque pouvoir, il opprimera l'enseignant. Tous assoiffés de pouvoir. C'est comme ça. Et c'est devenu presque normal. Il faudrait qu'on réussisse à faire changer les choses. Je trouve cela grave et effrayant. Je me demande ce qui m'attend dans le milieu du travail. Rien qu'à y penser, cela me donne froid dans le dos.»

Amine, cadre dans une entreprise publique : «Il faut savoir garder sa dignité et continuer»

«J'ai eu à vivre un cas de hogra flagrant, mais j'ai pu pendant presque deux années ne rien laisser paraître. Bien au contraire, je suis arrivé avec le temps à me convaincre que la situation que je vivais était tout à fait normale. Nouvellement recruté, j'ai été affecté à réaliser une tâche qui me demandait une à deux heures de travail par jour. Le reste du temps, je n'avais rien à faire. Quelques mois plus tard, mon responsable m'appelle et m'informe qu'une nouvelle recrue est arrivée et que ma tâche lui était confiée.

Je me suis retrouvé dans un bureau, sans ordinateur, avec une chaise, à ne rien faire. Mon responsable ne me regardait même plus alors que j'étais à quelques mètres de lui. Mon salaire n'a pas bougé et cela ne gênait personne que je passe ma journée à me rouler les pouces. J'essayais de m'occuper de temps en temps. Il me regardait avec mépris, sans plus.

Plus le temps passait, plus j'étais convaincu que ce n'était pas ce que je méritais. J'ai essayé de garder ma dignité et de chercher du travail, sans succès. Jusqu'au jour où mon responsable a été muté et qu'un nouveau est arrivé. Le jour où il m'a demandé qu'elles étaient mes tâches, j'ai préféré lui dire la vérité et c'est tant mieux parce que depuis, je travaille et j'apprends en même temps. J'ai deux années donc à rattraper.» ■

ATTITUDES

Par Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

Effluences

Sonia regarde sa montre tout en ajustant les derniers effets dans sa valise qu'elle a du mal à fermer. Elle stresse à l'idée de perdre ses bagages. Elle les compte pour la énième fois. Fayçal, son époux, profite des derniers instants avant de quitter Dubai qu'il découvre, et où il a passé un excellent séjour. Sonia est nerveuse. Ils sont en retard, et pour rien au monde elle ne voudrait rater l'avion. Elle a hâte de serrer son bébé chéri dans ses bras, confié à ses grands-parents, et qu'elle n'a pas vu depuis trois semaines. Ça y est, tous les paquetages sont soigneusement rangés, le taxi est au bas de l'immeuble, nos touristes font leurs adieux à leurs hôtes et filent tout droit à l'aéroport. Notre couple a fait la fête avant de retourner au bercail et n'a pas fermé l'œil de la nuit. Six heures de vol, ils auront tout le loisir de récupérer les heures de sommeil perdues, c'est du moins ce qu'ils espéraient. Ils arrivent in extremis à bon port et auront tout juste le temps d'enregistrer leurs bagages avant d'embarquer. Sonia est à bout de nerfs, elle ne voit pas le cabas bleu où elle avait rangé les cadeaux de la petite Camélia, elle panique, Fayçal la rassure :

- Mais tu n'as pas les yeux en face des trous. Le voilà, il est sous ta valise. Sonia, trop fatiguée, ne répond pas. On annonce l'embarquement. Les passagers se dirigent vers l'appareil. Ce dernier est bondé. Sonia et Fayçal n'ont qu'une seule envie : s'affaler sur leur siège et dormir.

Ils s'installent tant bien que mal et tentent de trouver la bonne position pour un somme bien mérité. Mais voilà qu'une odeur répugnante les secoue. Ils se regardent, puis fixent leurs voisins, l'effluence écœurante gagne une bonne partie de l'avion. Les voyageurs, incommodés, se bouchent les narines et s'aspergent d'eau de toilette. Les effluves empestent l'atmosphère. Les hôtesses de l'air ont des haut-le-cœur et affichent malgré tout un sourire jaune. Sonia n'en peut plus. Les relents nauséabonds de chaussettes qui puent le fromage pourri a atteint son paroxysme, et le «coupable», plongé dans sa lecture, ne bronche pas. Sonia est prise de nausées. Elle court aux toilettes, vomit ses tripes. Elle est piégée comme un rat et ne peut changer de place car tous les sièges sont occupés. Elle regagne son fauteuil. Elle est éreintée, lessivée. Ses paupières lourdes se ferment. Elle enveloppe son nez avec une serviette trempée de parfum et sombre dans un profond sommeil, qui aura en fait duré qu'une petite demi-heure.

- Sonia, réveille-toi nous allons atterrir dans quelques instants. Elle ouvre les yeux, regarde son mari et soupire : Enfin ! Le cauchemar est terminé. ■